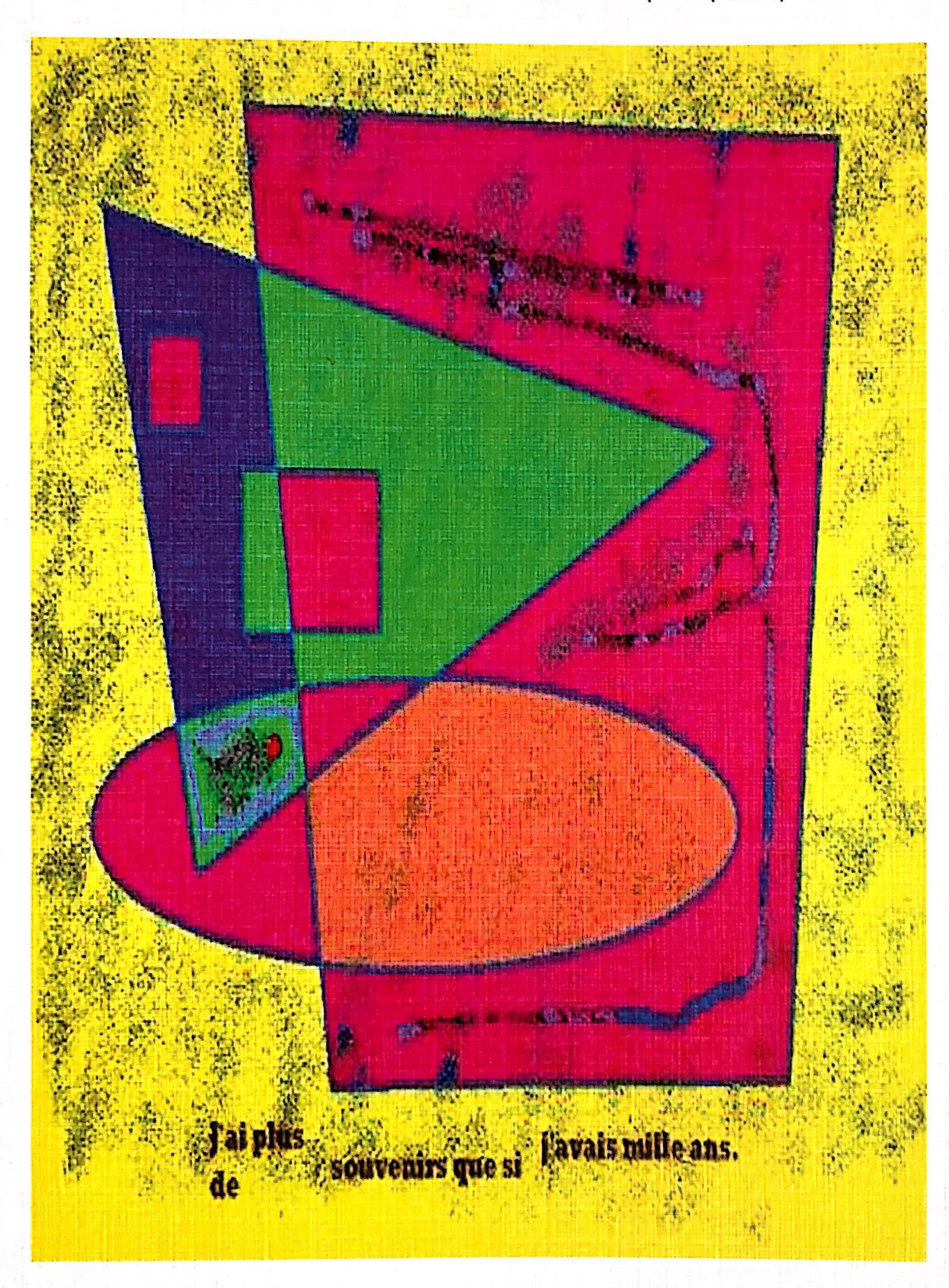
FEUX FOLLET



PRINTEMPS ET AUTOMNE 2009

La revue Feux Follets est un projet de la section des Etudes Francophones du département des Langues Modernes de l'Université de Louisiane à Lafayette. Publication subventionnée par Festivals Acadiens et Créoles.

Image de la couverture: « Vésicule » par David Cheramie

Mise en page : Laurie Burns
Nadège Dufort

Feux Follets
Department of Modern Languages
University of Louisiana at Lafayette
P.O. Box 43331
Lafayette, LA
70504 USA

feux follets

Ce numéro est dédié à Richard Guidry

revue de création littéraire

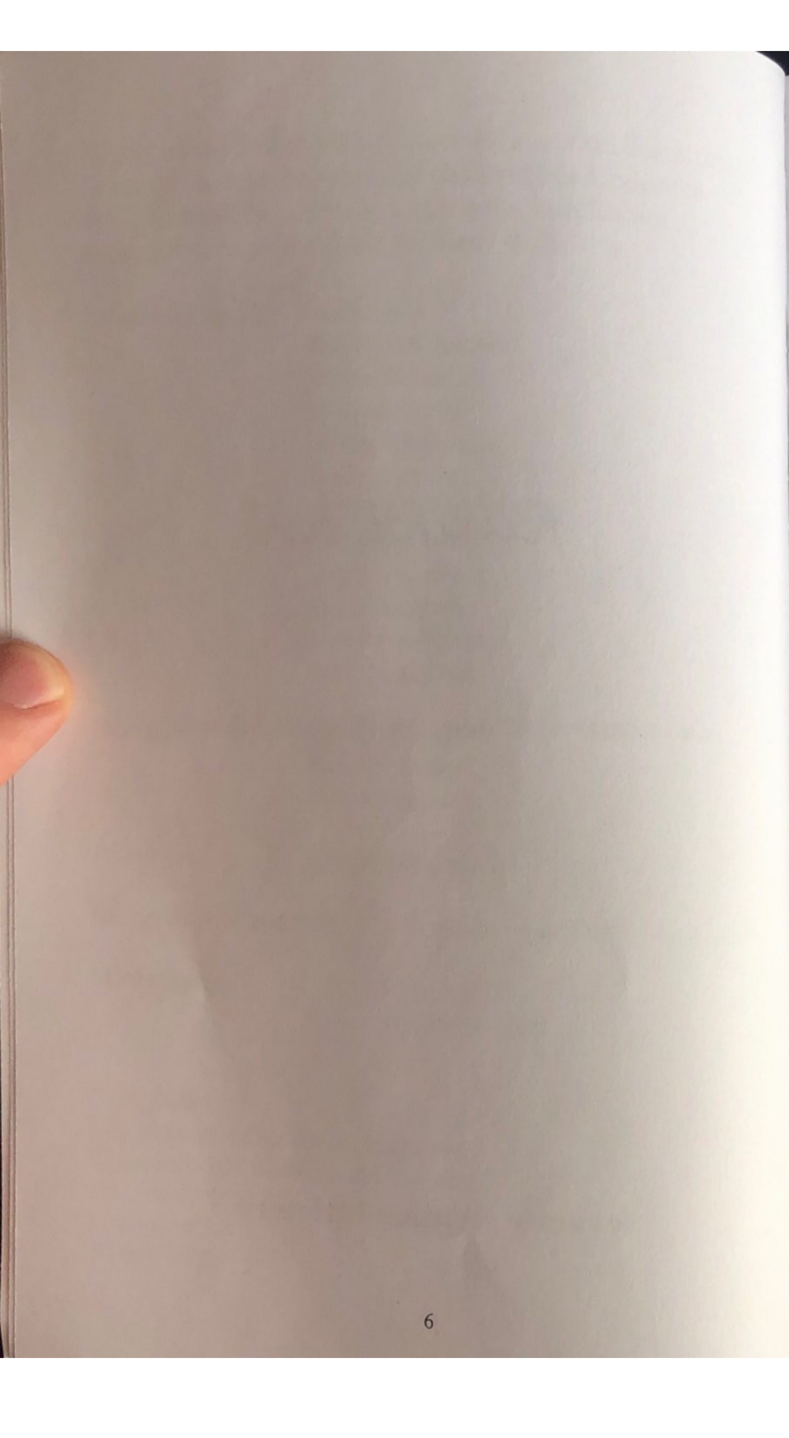


TABLE DES MATIERES

Sandrine Joseph

Poèmes et textes

A Monsieur Guidry,

Le gros Cadien de Louisiane qui défendait corps et âme la langue française et la culture francophone.

Le gros Cadien de Louisiane qui aimait à se tourner en dérision mais surtout par dessus tout rire et faire rire.

Le gros Cadien de Louisiane qui mettait un point d'honneur à aider tout nouvel arrivant en terre créole d'Amérique du nord.

Le gros Cadien qui a croisé la route de la martiniquaise, lui parlant de leurs similitudes linguistiques, culturelles, culinaires, architecturales ou ethniques.

Le gros Cadien de Louisiane qui a eu le temps de dire lui-même qu'il était trop tôt pour qu'il s'en aille le jour de sa dernière boutade.

Le gros Cadien de Louisiane qui manquera à certains plus qu'à d'autres.

Le gros Cadien de Louisiane qui manquera à tous de façon certaine et indéfectible.

Merci Richard, tu étais drôle et attentionné,
Tu me manqueras.

Clélie Ancelet

Un Petit Cadeau

"Doucement, doucement, Doux."
"Suis-moi. Guette-moi."
Comme si je regarde n'importe où.
Sa main brune comme du cuir
Avale mes doigts, ma paume, mon pouls.
Il me guide.
Je le suis.
On danse la poésie.
Chaque pas un pied
Dans un mètre
Dans une ligne
Qui compose le seul poème
Que je sais danser.
Quand mon père glisse à travers le plancher,
Sa grâce déguise ma maladresse.
Il me fait belle.
Il trouve la beauté dans tout.
Il me fait entendre la conversation
Dans les riffs des guitares.
Il me fait voir plus que l'homme dans la lune.
Et chaque matin, en route à l'école
Il me montre le lever du soleil qui éclabousse
Les cerises, le gingembre à travers le ciel.
Il me dit, "Regarde. Je t'ai fait un petit cadeau."
Un cadeau comme sa grâce,
Ce poème,
Cette danse.

Mon Premier Péché

Quand j'avais sept ans, je faisais mon premier sacrement de pénitence, mais j'étais vraiment tracassée, parce que je avais un grand problème—je n'avais pas de péchés a confesser. Le jour approchait pour purifier mon âme pour recevoir le corps de Christ dans la communion, mais d'abord, j'avais besoin d'un péché pour confesser. J'ai parlé à ma mère de mon dilemme, et elle a dit, "Allons regarder les Dix Commandements pour voir si tu as péché."

Ça fait, on s'est assis et elle a commencé avec numéro un. "Est-ce que tu as un autre dieu?"

"Il y a un autre?"

"Non. Est-ce que tu as fait des idols?"

"Des quoi?"

"Est-ce que tu as jamais pris le nom de Dieu à tort?"

"Mais, Mama! Ça quand même! Je ne dirais jamais un mauvais mot!"

"Je le sais. Est-ce que tu vas à l'église tous les dimanches?"
"Tu me forces de le faire."

"D'accord. Est-ce que tu rend honneur à ton père et à moi?"

"Je fais tout ce que vous me dites de faire, et je vous aime."

"Est-ce que tu as jamais tué quelqu'un?"
"Que des ravets."

"Est-ce que tu as jamais commis l'adultère?"
"Quoi c'est ça?"

"As-tu volé?"

"Jamais, rien."

"As-tu dit un mensonge?"

"Mama! Je dis toujours la vérité!"

On a moyen sauté le dernier, parce que je ne comprenais pas ce que "des visées sur ton prochain" voulait dire. Ça fait, j'étais rendue où j'avais commencé, pure et sans péché, mais avec le même problème qu'avant, sauf qu'asteur j'étais frustrée et fachée, mais ça c'était pas un péché. J'ai réfléchi, et tout d'un coup j'ai dit, "Je l'ai!"

"Quoi?" ma mère m'a demandé.

"L'autre jour, à l'école, j'étais dans la cafétéria après manger. J'avais de la nourriture dans ma bouche et j'ai parlé!!!"

"Et?"

"Et un petit peu du manger a volé de ma bouche!"

"Ça c'est un problème d'etiquette, mais c'est pas un péché." Déçue, j'ai réfléchi encore, et puis j'ai dit, "L'autre jour, je jouais dehors, et je rimais des mots en anglais. Je rimais avec le mot "sorcière" mais c'était en anglais."

"Oui?"

"Ça fait j'ai dit, 'Witch, switch, ditch, hitch,' mais puis j'ai mis un 'b' en avant et j'ai dit..." Ici j'ai juste gesticulé. Je ne voulais pas dire le mot. J'ai continué, "Le mot a juste

volé de ma bouche, pareil comme le manger l'autre jour. Ça fait, je ne connais pas. C'est peut-être juste un problème d'etiquette."

Ma mère m'as regardé d'un air dur et elle a dit, "Ça, tu peux le confesser."

Jean Arceneaux

Trop jeune

Il a laissé la moitié de sa bière quand le bal a cassé
Il avait noyé sa misère jusqu'à l'heure de s'en aller.

Il avait eu son œil sur une tite fille qu'avait parti.
Il a été dehors pour voir ayoù elle avait passé.
Il l'a vu appuyée sur son char après béquer
Et caresser un garçon un tas plus jeune que lui.

Fordoches

J'ai quitté tout mes amis
Et ma parenté aussi
Pour m'en aller aussi loin
Avec ma peine et mes chagrins.

Pus d'espoir à la maison
Pus d'argent dedans mes poches
Pus de famille et pus de raison.
Après courir dans les fordoches

Moi tout seul dedans la nuit
Dans les herbes pour me faire un lit
Une motte de terre pour un oreiller
Et les étoiles, ma seule clarté

J'ai pas besoin que toi tu me dis
Quoi faire tu m'as quitté
Tout le malheur dedans ma vie
Je connais je l'ai pas volé

Cœur cassé

A la première apparence,
Moi, j'ai pris ma chance.
J'ai sauté sur le char et j'ai quitté.

Je m'en foutais ayoù c'était gone,
Quand même si c'était le bout du monde.
J'avais besoin d'échapper un cœur cassé.

Un cœur cassé, moi, je vas soufferre
Un cœur cassé, j'ai un bout à faire.
Avant je peux laisser en arrière ce cœur cassé.

Mais le chemin est pas assez long
Et je me trouve en regrichant un pont
Pris entre l'amour et la vérité.

Je me penche à l'eau pour boire
Et tout ça que moi, je peux voir
C'est tout ça qu'a cassé ce cœur cassé.

Un cœur cassé, moi, je vas soufferre
Un cœur cassé, j'ai un bout à faire.
Avant je peux laisser en arrière ce cœur cassé.

Moment au Mardi Gras

Deux jeunes filles arrivent au Mardi Gras
Leurs bras entrelacés, leurs masques de côté
Sur leurs capuchons déjà amarés
Leurs yeux excités encore exposées
Leurs sourires à peine capable de contenir
Leurs rires
Leurs mains droites parées pour faire le serment
D'allégiance à la folie de la fête

Devant le capitaine assis à une table en juge
Ses bras croisés, sans masque
Sans capuchon
Ses yeux sérieux
Son faux sourire à peine capable de cacher
Son mépris et son pouvoir
Sa main droite levée pour détourner la noire
Pas la blanche

Elles ont tourné sur leurs talons
Jetant leurs masques et leurs capuchons
Dans un barril à la porte
S'en allant, les bras encore entrelacés
Riant toujours, pas pour la fête
Mais pour se protéger d'une autre sorte de folie
Confuses par le présent, mais confiantes
De quitter le passé.

Poème pour le 29 août

Quand je lis les poèmes d'amour de William Butler Yeats ou de W.H. Auden ou de William Carlos Williams ou d'A.E. Housman ou de Carl Sandberg ou de Marc Doty ou d'Elizabeth Barrett Browning ou d'Adrienne Rich, je ne trouve aucune différence dans l'amour...ou les poèmes d'amour de Zachary Richard ou de Gérald Leblanc ou de Gaston Miron ou d'Ulysse Ricard, ou les chansons d'amour de Joanie Mitchell ou de k.d. lang, ou de John Lennon ou d'Elton John, je vois aucune différence dans l'intensité ou dans l'honnêteté ou dans la beauté ou dans la grandeur de l'expression d'amour. Quelle différence doit-on faire donc dans les serments d'amour qu'on fait à l'autel ou devant le juge. L'amour entre deux personnes est déjà beau et précieux tout seul. L'amour pur qui dure entre deux personnes est déjà assez rare. Ne faudrait-il pas le respecter et l'honorer et le célébrer simplement parce qu'il est ? Sans question, sans jugement, sans hésitation – comme le plus beau geste, le plus grand trésor dans la vie de tout le monde. Chaque couple qui réussit une année d'amour stable et sain mérite un anniversaire, mérite d'entendre les applaudissements des amis et des familles, mérite de sentir la chaleur de l'admiration. Nous gagnons quand nous joignons. Nous perdons seulement quand nous séparons. Les murs ne nous unissent jamais.

Deux êtres qui s'animent sèment l'amour.

Une chanson s'élève au ciel pour célébrer l'amour. Des chansons de toutes les couleurs s'élèvent au ciel pour célébrer l'amour, comme une symphonie d'oiseaux, comme une prière de fleurs, comme un canticle de papillons.

On a envie, on a besoin de déclarer son amour, pas pour être réel – rien ne pourrait enlever sa réalité – mais pour

être remarqué, respecté, apprécié, célébré, honoré, fêté de tout le monde – pas pour soi, ni pour l'autre, ni même pour tout le monde, mais simplement pour l'amour même, parce qu'il est, parce que le silence devant une telle vérité serait un mensonge grotesque et absurde. Qu'on crie donc qu'on aime devant Dieu, devant tous, devant nous-mêmes, avec ou sans les légiforgerons.

Ça me donne envie de zieuter toutes les raisons et toutes les caprices de notre amour.

Marie-Ginette Baillargeon

L'Appel des feux follets

Les traditions mariées au monde techno
jaillissent partout
se ressourcent dans les contradictions
danse subtile de feux follets

Le cochon de lait et la part du voisin
le regard lumineux du soleil sur la prairie flottante
Au moment où les voisins se réunissent
les enfants nu-pieds chassent le vieux chien jaune

Le temps suspendu en plein supermarché
les retrouvailles étalées devant les okras
Ne pas oublier la patate douce
le barbecue sur le patio ce soir

Sang indien d'un pays baigné dans un gombo savoureux
on parle avec n'importe qui
Le goût des épices sous un soleil brulant
la nuit tiède embaumée de fleurs d'olivier doux

Des enfants tout partout, le mien en Californie
les rendez-vous sous le toit familial
Le pétrole, la bourse, le marketing, les public relations,
et la navigation extra spatiale

Une musique du bon vieux temps
nourrit les corps nostalgiques
L'économie globale, les guerres, les soucis
enterrés par les écrivisses, noyés dans la bière

Ce soir c'est « Soignez-vous »
les misères s'éloignent

On mange sur le patio cher bébé
voilà la part du voisin

Les traditions mariées au monde techno
jaillissent partout
se ressourcent dans les contradictions
danse subtile de feux follets

J'Habite un pays vert

J'habite un pays vert comme l'espoir
Un paysage à l'hauteur d'espérance
La brume de l'hiver n'est qu'un voile
Qui couvre de nouveaux bourgeons

Le chêne vert épanouit sa couleur
La cane à sucre s'entend vers l'horizon
Les aiguilles du cyprès percent la mousse
Tandis que les pins dominent le paysage

La mousse grise qui traverse l'espace
Ne peut maîtriser la verdure qui se répand
Dans l'air comme sur la terre
et la pluie rapace ne peut attiser sa maîtrise

Il est possible que je n'attende rien de toi que ta main posée sur mon front

Il est possible que je n'attende rien de toi que ta main posée sur mon front quand j'ai va savoir pourquoi du mal à respirer et que j'émets de faibles sons comme ceux d'un rat essoufflé je maintiens quelquefois la conversation alors que des convulsions saisissent mon visage comme des vomissements désamorcés alors qu'on passe à table il est désagréable de mâcher et difficile d'avaler une feuille de salade et quelle honte ressentie de se voir arrivé là cependant quelques temps après à des gens que je n'aurais pas regardés je suis capable d'adresser des sourires maintenant je peux aussi mettre de l'enchantement dans une parole sentant beaucoup mieux sans avoir à y réfléchir le moment et ce que l'on peut faire de sa tonalité

Sans présence sans parole sans enfance

Sans présence sans parole sans enfance sans babioles
sans étoiles sans sourire sans pesanteur sans toucher
sans respiration sans désir sans parfum sans histoire sans
regard sans entente sans perspicacité sans souplesse sans
musculature sans loisir d'aller ou de venir sans opportunités
sans héritage des choses passées pleines de charme et de
valeur comme les machines à coudre les bateaux à vapeur les
locomotives les objets d'ici et d'ailleurs sans musique sans
talent pour chanter le blues ou fredonner les mélodies qui
portent les moments passés à un endroit dans une humeur
ou à un tout autre endroit dans une toute autre humeur sans
nuages sans soleil et sans pluie sans lignes pour dessiner
les paysages les maisons les villes les gens avec leur visage
leur silhouette leurs expressions particulières leurs fatigues
leurs bonheurs sans peintures à l'huile sans aquarelles sans

poterie sculpture brodure dorure verrières enluminures vitraux forêts cathédrales clairières sans virtualité sans princesses sans héros sans mamans grand-mamans sans prendre le temps de discuter avec son grand-père sans gentils sans nobles caractères sans accomplisseurs de merveilles perchés dans leurs quartiers solitaires sans petite étoile dansant sur les lattes de bois laquées dans la constellation des notes d'un piano sans solos qui percent à travers le vacarme des violons et des cuivres sans la discipline de fer des grands joueurs sans nouveaux jeux qui créent l'espace et l'air et toutes ces choses singulières qui ne servent à rien ne rapportent rien vous tombent dessus comme de grands traits ou font d'infimes coupures dans les recoins du cœur sans plantes avec leurs épines leurs fleurs et leurs fruits leur force à vivre dans les déserts leurs rythmes quant elles tanguent au rythme des ressacs et se tendent dans le courant sans les oursins les poissons qui déguisent et remuent la mer sans voiliers qui filent sur l'eau et dédisent les préoccupations du désir utilitaire sans la passion des amours dépossesseurs sans les récits des enfants les romans pleins de terreur et de lumière sans les moments où un peu de poésie se pose sur les choses qui dessinent et peuplent la terre sans espoir d'en préserver quelques traces morceaux répertoires ou coffrets il se peut qu'encore je désespère

Avec ses roseaux couverts de brume

Avec ses roseaux couverts de brume emprunté au plus pauvre de mes amis sans plus de trouble qu'un papillon qui navigue à mon secours au dessus du ruisseau on sent passer son ombre au moment où j'arrive tout ruisselant et où les pierres se délivrent c'est encore cet ami pour lequel je m'arrête quelque chose qui n'attend pas comme les blés sauvages au bord de l'eau

Hiéroglyphes

Olivier Chatelain

Jeannot Lapin, sors de ton trou!

Il y a des personnes qui marquent notre mémoire par leurs apparences et leurs caractères. Lorsque je pense aux été passés chez tante Reine, le plus pittoresque reste surement le fermier Jeannot. C'était un petit homme trapu, toujours vêtu de vieux vêtements sombre à la tête ronde comme une boule de billiard, surmontée d'une calvitie au milieu de laquelle quelques cheveux se battaient en duel. La nature est pourtant bien faite et pour compenser cet éclaircissement du pôle nord, elle lui avait doté le nez d'une magnifique touffe de poils, qui lui donnait l'air d'avoir un blaireau à barbe au milieu du visage.

Tous les matins, il passait dans le chemin devant la maison pour mener ses vaches aux champs. Le cousin Fred et moi accourions pour l'accompagner, en entendant ses cris pour faire avancer les vaches : «Neye! Neye!». Le cousin Fred, grand artificier de son état, amenait toujours des pétards qui aidaient les vaches à arriver plus vite aux champs, parfois en passant à travers la clôture. La ferme de Jeannot était composée d'une vieille maison au bord du chemin, avec une grange à foin et plus bas une étable. En fin d'après-midi, Jeannot repassait devant la maison pour aller rechercher les vaches et les rentrer à l'étable, «Neye! Neye!». Je me demande, s'il avait tiré ses mots du vocabulaire des vaches? La traite se faisait à la manuellement et nous donnions volontiers un coup de main. Le lait était vidé du seau dans le filtre d'une grosse canne à lait, et nous en profitions pour le boire encore chaud, avant qu'il ait fini de passer dans le filtre. Ce lait avait un goût légèrement sucré et une consistance un peu grasse qui se rapprochait plus de la crème. Durant la traite, Jeannot nous interdisait parfois l'entrée de l'étable en nous arrosant de lait directement du pis de la vache. Malgré sa quarantaine d'années, cet homme

aux allures rustiques était un grand enfant toujours sous la domination de sa vieille mère.

La grange à foin était le théâtre de toutes sortes d'aventures. Les ballots de foin étaient empilés de chaque coté de la grande porte et montait presque jusqu'au plafond. Au milieu, Jeannot garait ses machines agricoles et son tracteur. Nous grimpions l'échelle pour jouer en haut du foin. Parfois nous y faisions des tranchés et avec les cousins d'Alsace, c'était la guerre quatorze. Les fantassins s'équipaient de bâtons et les grenadiers voltigeurs utilisaient les œufs des poules trouvés dans la grange. Jeannot s'amusait parfois à monter en haut du foin pour participer aux batailles d'œufs. Comme les gamins raisonnent souvent par déduction, nous en avions convenu que les œufs devaient plutôt servir de projectile que d'ingrédient principal pour les omelettes. De plus Jeannot qui était un adulte nous avait suivi dans nos batailles.

Un après-midi du mois d'août, Frédéric et moi passions un moment paisible assis a l'ombre derrière la maison de tante Reine. L'air était sec et une odeur de foin coupé nous chatouillait les narines. Le soleil baignait les champs avoisinants d'une lumière dorée. C'était le moment idéal pour siroter une bouteille de limonade fraîchement sortie de la cave. Dans ces moments-là, nous mettions au point les jeux à venir, entre des mots ou des phrases en rots, provoqués par l'ingestion de la boisson gazeuse. Le cousin Fred cet été-là avait une maladie nerveuse qui se manifestait dans les moments de grandes excitations par des cris incontrôlés, tels que «Mip! Mip! Barlababi!» ou encore «Garlagaguere!» et bien d'autres que la censure m'interdit d'évoquer. Je suggérais : « Et si on allait chercher des balles dans la butte de sable du camps de manœuvre? » , « non ! » me répondit Fred, « allons plutôt manger des prunes dans l'arbre du fond de la pâture ». Soudain, notre discussion fut interrompue par des cris lointains. «Neye!

Neye!». Jeannot revenait des champs avec ses vaches. J'attrapais Fred par le bras, « C'est Jeannot! Viens vite, on va se cacher dans le foin et lui tendre une embuscade ». A toute jambes, nous arrivions à la ferme pour grimper en haut du foin. Après avoir rapidement disposé des ballots de paille, comme les créneaux d'un château fort, il fallait maintenant trouver des munitions. Les poules nous avaient ce jour là ravitaillé généreusement. Le petit troupeau de vache fit sont apparition sur la rue, malheureusement si Jeannot les poussait vers la ferme, sa vieille mère leurs bloquait le chemin pour qu'elles rentrent dans la cour. Avec la fermière dans les parages, il n'était pas question de se faire voir. Cette vieille femme irait se plaindre auprès de nos parents. Tapis dans notre cachette, nous attendions qu'elle passe, pour descendre et prétendre que nous venions d'arriver. Soudain, elle se mit à crier : «y'a quelqu'un là haut? Allez! Descendez! je sais que vous êtes là!». La tension montait, mais je me doutais bien que c'était du bluff et de toute façon, ce n'était pas elle qui allait monter à l'échelle. Ne pas bouger. Garder le silence. Tout à coup je me tournais vers Fred qui commençait à s'agiter. Trop tard, le cri était sorti. «Barlababi!». «Descendez tout de suite!». Nous ne bougions pas. «Garlagaguere!». Cette fois, la vieille se mit à appeler son fils : « Jeannot, y'a des gamins dans le foin! Viens les faire descendre!». Jeannot montait à l'échelle d'entrée et nous descendions par celle du fond avant de nous enfuir à travers champs. Nous l'avions échappé belle, espérant qu'elle ne nous ait pas reconnu.

Mais l'embuscade fut remise au lendemain. Nous avions remarqué qu'entre 10 heures du matin et 1 heure de l'après-midi, la fermière restait dans sa maison pour y recevoir les acheteurs de lait, beurre, œufs et lapins. À 11 heures, nous étions à notre poste. Tout d'abord un œuf fut cassé sur le siège du tracteur, comme s'il devait être cuit à la poêle.

Ensuite caché derrière nos créneaux, nous attendions Jeannot. Le fermier ne tarda pas à arriver. Il monta sur son tracteur et s'assit sur l'œuf. Au même moment un œuf lancé de notre hauteur vint se briser sur sa calvitie. Nos éclats de rire partirent du haut de la grange. Jeannot sauta de son tracteur et monta à l'échelle. Heureusement, comme la veille, nous nous étions enfuis par l'échelle du fond.

Parfois, dans la journée, nous descendions au village pour dire bonjour à ma mère et si l'heure était propice, prendre un délicieux goûter, composé de chocolat chaud et de biscuits BN. Pour nous y rendre, nous utilisions le vélo bleu de ma cousine Michèle et celui de mon oncle André. En rentrant, nous passions par la rue de la grimpette qui était un ancien chemin de campagne datant de l'époque romaine. Pour arriver à la moitié de cette côte, nous nous élancions de chez mes parents en pédalant à toute vitesse, et prenions le virage de la rue de l'abreuvoir, penché comme l'aurait fait Lance Armstrong. Malheureusement, les coureurs cyclistes en herbe finissaient parfois sur la chaussée après s'êtres écorchés les genoux. La grimpette nous amenait à la rue du cimetière ; là où sont enterrés tous mes ancêtres. En passant devant, nous nous racontions des histoires de feux follets et de fantômes. Parfois, nous allions rendre visite aux tombes des ancêtres. Dans ce vieux cimetière, il y avait une tombe qui nous fascinait. C'était une tombe en pierre bleue avec une croix noire en fer forgé, au centre de laquelle, une photo noir et blanc montrait un jeune homme souriant en uniforme de poilu. La croix était surmontée du casque de ce soldat mort à la boucherie de quatorze. « Heureusement pour lui », pensions-nous, « il est revenu dans son village ». Ensuite nous allions voir dans la fosse à fumier du cimetière si par hasard le fossoyeur n'avait pas jeté des os. Si c'était le cas, nous avions devant nos yeux, notre propre film d'horreur.

Après le cimetière, il fallait passer par la rue du cailloux. En ce lieu, il y avait d'abord un arrêt à la petite

épicerie du coin, où nous achetions des pétards et des bonbons. La façade de cette vieille épicerie était en pierre et ressemblait plus à une maison qu'à un commerce. Enfin, il fallait faire un arrêt au Nord-Seine, le grand magasin du village. Ce supermarché était installé dans les murs d'un vieux cinéma. L'entreprise était familiale. Le père et le fils faisaient tourner le rayon boucherie au fond du magasin et la belle-fille s'occupait de la gestion de la superette. Notre rayon privilégié était celui des jouets où nous passions le temps nécessaire à évaluer quel serait notre prochain jouet, en tenant compte des quelques francs qui nous permettrait cette future acquisition. Heureusement en ce temps-là, certains jouets ne coûtaient pas plus qu'un franc ou deux et les bonbons quant à eux démarraient à cinq centimes. Cette superette, malgré son caractère moderne, fonctionnait pourtant en harmonie avec le village et les saisons. Ainsi, les jours qui précédaient pâques, le supermarché Nord-Seine distribuait des prospectus dans les boites aux lettres du village, qui permettait d'obtenir un poussin vivant, tout jaune et doux comme de la soie. J'allais donc avant cette date collecter le plus possible de prospectus dans la famille et chez les voisins. Le jour venu, je descendais à pied au village, sachant qu'au retour, il faudrait prendre grand soin de ne pas trop secouer cette jeune basse-cour blottie au fond d'un cornet de papier journal.

Revenons maintenant à ces journées d'été. Cet été-là, Frédéric et moi avions 10 et 12 ans. Lors de nos passages au village, Frédéric en profitait pour se ravitailler en petits pétards fusées. De retour chez tante Reine, après quelques verres de limonade, nous décidions d'aller voir Jeannot. En descendant la rue qui menait à la ferme, les bouses de vaches fraîches nous indiquèrent qu'il venait de passer avec ses vaches et devait être en train de traire dans l'étable.
Il fut donc rapidement décidé d'assiéger l'étable. Il fallut tout d'abord trouver des vieux tubes. Ce ne fût pas trop difficiles, les haies en étaient pleine. Les tubes furent disposés à

l'entrée de la cour de ferme sur le sol avec un angle suffisant pour viser la porte de l'étable. Les artificiers disposèrent des fusées dans ces tubes. L'artillerie était prête. Il fallait maintenant faire sortir Jeannot l'assiégé.
« Jeannot Lapin, sors de ton trou ! », « Jeannot Lapin, sors de ton trou ! ». Lorsqu'il sortit de l'étable, les fusées partirent dans sa direction et éclatèrent sur le mur. Il se mit à courir vers nous. Quand nous vîmes qu'il ne riait pas, la fuite fit place au rechargement des tubes et nos jambes devinrent des chevaux qui nous emmenèrent au galop vers la maison de notre bonne tante, la Reine. Durant les dix années qui suivirent; la mère de Jeannot garda précieusement les fusées. Chaque fois que l'occasion se présentait, elle les montraient aux clients qui avaient un lien proche ou lointain avec notre famille. Elle soulevait la toile cirée qui recouvrait une vieille table du magasin et en sortait les précieuses reliques noircies par la combustion. Après un silence contemplateur, elle racontait l'histoire du siège de l'étable, transformée par la vieille, en tentative d'incendie de la grange à foin. Je ne serais pas surpris si après son décès, elle raconta l'histoire à Saint-Pierre.

Le soir, après ces longues journées d'été, passée à courir à travers champs, tante Reine nous servait le repas du soir à la grande table de la salle à manger. Après le repas, il fallait passer par la salle d'eau et faire un brin de toilette avant de monter se coucher. L'eau du puit était pompée par une pompe à bascule installée au-dessus de l'évier et le débarbouillage se faisait à la manière des chats.
Le haut de la maison était un endroit unique à nos yeux. Pour y accéder, il fallait monter un long escalier très raide, un peu comme ceux que l'on trouve dans les navires. Dès que nous empruntions les escaliers, une odeur de vieux bois ciré nous envahissait les narines. Les murs de la montée d'escalier et tout l'étage était couvert de boiseries sculptées. En haut de l'escalier se trouvait la chambre de ma cousine Michèle et au bout du couloir les chambres de tante Reine

et la nôtre. L'étage était sombre et un peu lugubre. Nous n'y montions qu'en même temps que tante Reine, de peur de rencontrer un fantôme. Frédéric montait parfois avec son arc et des fusées pour faire face à ces éventuels revenants. Chaque matin, tante Reine nous laissait dormir jusqu'à une heure avancée de la matinée, mais le passage matinal du facteur ou des commerces ambulants nous réveillait toujours avant dix heures. Pour faciliter la vie des villageois non-motorisés et des personnes âgées, ils apportaient leurs produits à domicile avec de petites camionnettes. Le boulanger avait une estafette Renault, qui sentait bon, le pain chaud et l'épicier du coopérateur avait un tube Citroën. Nous ne manquions jamais son passage. Lorsqu'il levait le hayon arrière de la camionnette, nos narines étaient envahies de toutes les bonnes odeurs de ses produits. C'était un mélange de cire d'abeille, de jambon cuit et de bonbons de toutes sortes. L'épicier nous offrait toujours des bonbons en disant: «Tchiens gamin, un chuc! Ravise tous chés Jouets». Les jouets pendaient au hayon ouvert au-dessus de nos têtes et l'épicier s'emparait ainsi facilement de nos petites économies.

Tous ces souvenirs semblent être d'une autre époque. Il ne reste aujourd'hui que ma cousine Michèle sur le chemin où se trouve la maison de tante Reine et la ferme de Jeannot. Heureusement, mes parents vivent toujours dans la vieille maison de famille. Le cousin Fred est à la frontière Belge, et moi je suis en Louisiane... Pour l'instant...

FRANCAIS

Maudit français
Ostie d'français
Tabernacle de français
Français
Je me souviens

Crazy French Men
Little French
Pépé Le Pew
French Bastard
In God we Trust

Quand j'y pense,
Il y a pas de jurons particuliers en Cadien pour les Français.
Allons à Lafayette !

ZIZI

Je m'appelle Zébulon. J'ai récemment lu qu'avoir un animal domestique provoque la sécrétion d'une hormone qui élimine le stress et contribue à la longévité. Il en est de même pour le rire qui favorise la circulation sanguine et l'oxygénation du cerveau. L'histoire qui suit devrait d'ailleurs le confirmer.

Il y a bien longtemps, lors d'une visite chez ma tante Claire, j'appris que le jeune voisin Rudy avait un cobaye qui venait d'avoir de nombreux petits. Je demandais avec empressement à tata Claire, de m'emmener les voir. Pour arriver chez ce voisin, il fallait descendre la rue et entrer dans un passage fait de vieilles briques rouges. Le voisin nous accueillit gentiment et nous montra une caisse où se cachaient un gros cochon d'inde et de nombreux petits jeunes. Mes yeux d'enfant de six ans étaient émerveillés par ces jolies petites bêtes. Elles faisaient de petits cris aigus « zizizizizizi ». Je demandais à tata Claire si je pouvais en avoir un. Elle n'y vit pas d'inconvénients et Rudy fut heureux de me donner un petit cochon d'inde. J'en choisis un, à la robe marron et noire. Rudy le sortit de la caisse et me le donna précieusement. Je le tenais serré contre moi et il faisait des petits cris « zizizi », « zizizizi ». Tata me demanda comment j'allais l'appeler. Je décidais de lui donner le nom qu'il répétait: je m'écriais: «Zizi! Il s'appellera Zizi!». De retour à la maison, Tata Claire appela Tonton Eugène: « Eugène! Va chercher une caisse pour le cow-boy à Zébulon ». Mon oncle arriva du fond du couloir et l'air perplexe lui demanda : « Quel cow-boy à Zébulon?». En voyant le petit animal que je tenais dans mes mains, il s'écria «Pas le cow-boy! le cobaye à Zebulon!». Ce fut alors un grand éclat de rire qui partit du salon où se trouvaient les cousins Anne et Francis, mes parents et mes sœurs. Tonton Eugène me donna une caisse et je rapportais ce soir là, le petit cochon d'inde à la maison.

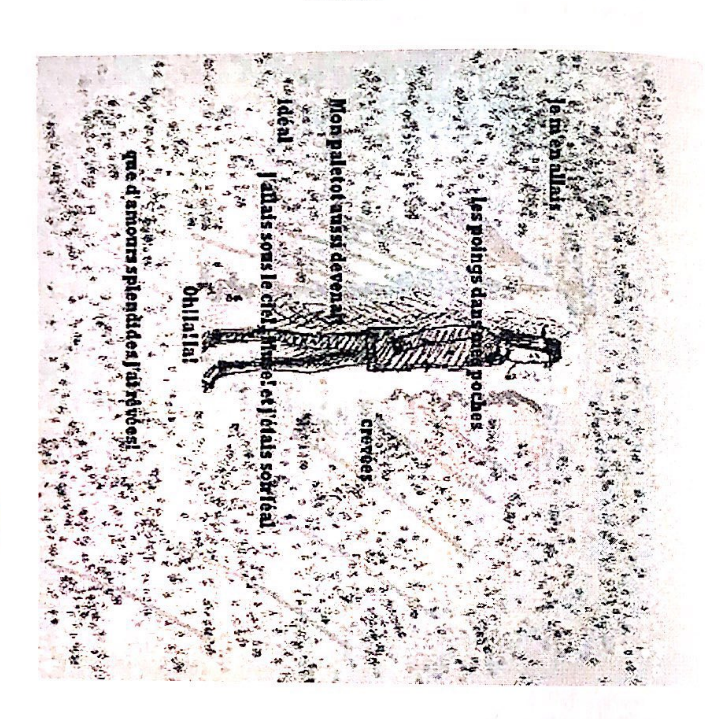
Quelques semaines plus tard, un jeudi après-midi ensoleillé, je jouais avec mon cochon d'inde sur la terrasse de la maison lorsque mes sœurs arrivèrent avec leurs amis de la rue de Cerfontaine. Ma sœur s'empressa de leur montrer le petit animal, il passa de l'une à l'autre et reçu beaucoup de caresses.

Le soir même, alors que toute la famille était réunie autour de la table du souper, le téléphone sonna. Ma mère répondit. Après une courte conversation, elle se mit à rire. Quel en était la cause? La mère des amies de mes sœurs venait d'appeler. La brave dame scandalisée avait expliqué que sa fille venait de lui dire que cet après-midi-là, elle avait caressé Zizi. «Caressé le zizi de qui?» s'était écriée la brave mère horrifiée. «Zizi de Zébulon» avait répondu la fille. «Comment donc?» s'était enquéri la mère et elle avait tout de suite pris le téléphone pour parler avec ma mère. À ces explications, ma mère comprit tout de suite la méprise. Elle expliqua alors à la brave dame que « Zizi » était le nom du cochon d'inde de Zébulon. Cette histoire fit bien rire les deux mamans et leurs amies de la réunion Tupperware mensuelle.

Quelque mois plus tard, le cochon d'inde s'échappa et mangea beaucoup d'herbe sur la pelouse. Il ne supporta pas la colique et mourut. Le lendemain, alors que j'allais au jardin, je vis ma sœur à genoux près de la presse à fromage, en train de reboucher un trou. J'assistais aux funérailles de « Zizi ». La pierre tombale était une tôle en zinc sur laquelle on pouvait lire « Zizi » peint en gros à la gouache avec la date de la colique. Ma sœur se mit alors à chanter une chanson de Nicoletta : « il est mort, il est mort mon cobaye, un soir de printemps, il m'a quitté ». Le lendemain, il plut, mais même si la peinture à l'eau fut lavée de la plaque, le rire qu'a suscité cette anecdote reste indélébile dans ma mémoire.

David Cheramie

Rimbaud



Gaia Danae

Espace volé.

Il s'amuse de mon impatience. Il est arrivé, est debout à la porte et est resté au téléphone avec je ne sais quel mystérieux interlocuteur.

Il m'avait appelée de la paroisse Lafourche pour m'annoncer sa venue à celle de Saint Landry. Il disait que du premier regard il était tombé amoureux de moi lors de notre première rencontre pédagogique et désirait m'avoir rien qu'a lui. Quelques deux heures plus tard le grattement à la porte m'indiquait l'arrivée de celui qui me promettait de longues heures de fièvre passionnée.

J'avais ouvert la porte du salon avec une feinte indifférence. Mais le prolongement de sa main sur le téléphone portable à peine arrivé et soi-disant pour me combler avait quand même tendance à m'agacer. Il s'amuse de mon impatience. J'avais ouvert la porte et son regard d'haïtien avait réveillé la chaude martiniquaise dans mon âme. Il avait inspecté de sa main de façon ferme mes seins enserrés dans leur étau fait de laine et de tissu synthétique. Il avait continué sa route vers la fermeture éclair de mon pantalon de velours en montrant son agacement de ne pouvoir accéder à ma grotte. Et moi, d'un geste de la main je faisais mine d'être aussi au téléphone et de ne pouvoir détacher les entraves qu'il voulait voir tomber. De ses yeux, il crevait mon pull et mon soutien gorge afin d'atteindre ma poitrine généreuse avant de pouvoir enfin la découvrir, la pétrir. Tout son être disait son désir de me voir dévêtue, ses yeux brillaient de convoitise comme un enfant à qui on interdisait un bonbon mais qui avait quand même trouvé le moyen de se le procurer en cachette.

Il demeurait pendu à son téléphone comme si sa vie en dépendait. Il restait debout à l'entrée et je restais debout face à lui, immobile. Puis, je suppose que lisant le début d'agacement dans mon regard il finit par conclure sa conversation et franchir enfin le seuil de la maison.
Je lui proposais gentiment une boisson et une petite chose à manger et lui de se jeter sur moi en me poussant vers le canapé. Son souffle chaud me caressait le cou, sa bouche vorace commença à me manger les lèvres. Il riait de me voir dans une position inconfortable sur ce canapé, juste devant lui, à portée de ses mains et de sa queue. Il savourait le spectacle de mon indécente incandescence, le feu dévorait mon ventre, ce feu de la passion me terrassait toute entière.

Et il me dit passivement :
« La seule et unique chose que je suis venue boire et manger aujourd'hui ma chère, c'est vous et vous seule. Vous représentez la chaleur de nos îles et il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de boire le nectar des Antilles ces temps derniers. »

Sa voix détachée me lacérait les seins, le ventre, les cuisses. Je transpirais et ce n'était pas uniquement dû aux effets du chauffage, car de tous mes pores mais aussi et surtout de mon sexe s'écoulait une pluie diluvienne. Il bandait comme un cheval, et je ne pensais pas si bien dire, sous son pantalon pour l'hiver un peu serré. Il me désirait lui aussi, il était prêt à enlever la papier du bonbon voire même à avaler ce bonbon tant convoité avec son emballage.
Il me titillait les seins, les malaxait fermement. Il m'embrassait à pleine bouche, sa langue attrapa la mienne, sa main gauche me pétrissait le sexe, il me pinçait rageusement le clito. Il léchait ma bouche et je le conjurais de me mettre sa queue. Il me remercia de tant de chaleur ou plutôt de tant d'humidité :
« Ton climat me rappelle la douce moiteur des chaudes après-midi de carême de chez nous après une averse courte et providentielle. »

Il chuchotait tout contre mon oreille, il disait que je sentais bon, que de parler créole avec moi lui rappelait énormément de bons souvenirs, qu'il voudrait m'avoir rencontré avant etc. Mais moi, le seul son que j'entendais était celui de sa queue contre mon ventre en feu. Alors j'ai gobé de mon orifice buccal mouillé et salivant sa queue extrêmement arc-boutée face à mes yeux surpris de susciter tant d'ardeur et de droiture. Je le suçais avidement en salivant de plus belle, et mon sexe mouillait de tant de sollicitude. Il aima cela je crois, sa respiration saccadée me le disait, je levais les yeux et je le lisais dans ses yeux aussi. Il transpirais, et brusquement j'ai stoppé et je me levais.
Il me regarda étonné, sa queue enfla encore, il sembla ne pas comprendre mais cru deviner une agréable surprise car il ne dit mot. Je me dirigeais rapidement vers la salle de bains et mis une jambe sur le rebord du lavabo, j'étais face au miroir et je le vis me suivre de très près, une furie dévastatrice de désir dans les yeux. Il me sauta dessus en m'embrochant avec son dard de feu qu'il enfourna dans mon fourreau brûlant, étincelles des volcans à l'origine de la naissance de nos îles, ô vertiges ! Il me lima avec rage en me regardant à travers le miroir. Il me baisa lentement, il me démonta la chatte et il se rendit bien compte que j'aimais ça. Je transpirais, il transpirait, nous transpirions et il continuait de me travailler. Et comme la réponse du berger à la bergère brusquement, il se retira et me regarda d'un air de défi. Le salaud ! Je le lui criais, je le suppliais. Que je voulais sa queue, tout de suite. Je voulais qu'il s'use le membre à force de me ramoner la grotte. Il me tira par les cheveux, il me tourna le cou avec une sorte de douceur mélangée à de la rage comme pour ne pas me faire trop mal mais en même temps comme pour me rappeler qui pouvait me faire jouir ce soir, comme il l'avait déjà fait un peu plus tôt avec sa langue sur le canapé avant que je n'attaque sa queue. Il m'embrassa la bouche, tendrement, impérieusement et je me souvins que c'était lui le maître de mon corps pour ce soir.

Il me laboura sans vergogne à l'aide de son vocabulaire de baiseur haïtien. Il me ramena à la chambre me maintenant par sa queue, accrochée à lui, comme un piolet enfoncé dans mon mont de vénus ; glissant et nous traînant car luisant de sueur et harassés de tant de labeur. Il me posa sur le lit et me souleva les jambes ; réajusta son pieu afin de mieux me pourfendre. O ciel, il était grand et s'enfonça dans des profondeurs insoupçonnés de mon orifice. En nage sur moi je sentis sa queue entrer plus profondément. Je sentis que la fin approchait, cette petite mort tant attendue mais aussi tant redoutée car signe que douleur, plaisir et douceur s'arrêteraient pour un moment. Repus et extenués, il me dit qu'il avait faim. Nous nous endormîmes pour nous réveiller un peu plus tard, vers deux heures du matin et dîner de mes accras de morue bien refroidis avec de l'avocat/crevettes et un jus d'oranges pressées. Il me laissa le temps de digérer un peu, je suppose qu'il fit de même aussi, avant de me prendre de nouveau dans ses bras jusqu'au petit jour. Il me raconta alors sa vie une fois le jour levé et avoua mensonges et turpitudes dont il usa afin de m'abuser juste pour me baiser. Il avoua l'engrenage dans lequel il s'était fourré juste pour une nationalité et moi, je ris et je le chassais en lui disant que moi aussi je m'était suis bien amusée.

Notre histoire, je le sais n'a pas commencé et ne continua pas. C'était juste un espace volé pour lui, un espace volé pour moi. Une parenthèse pour retrouver une saveur de chez moi, de chez lui. Un bonbon acidulé, piquant au départ, long à déguster et laissant un goût aigre-doux à la fin.

Christine Ferrell

BON VENT

Fait-il plus clair sous le soleil
Ou dans mon âme ?
La plus ténébreuse des nuits,
Est-elle du passé, du présent ou de l'avenir ?
Il pleut,
Il neige,
Il vente,
Sur mon existence.
Et cependant la guérison est au tournant.
Il faut trouver le baume réparateur.
Je me relève
Après maintes intempéries,
Cyclones et ouragans de la vie.
C'est *my salvation*
Que de lever ma voile à nouveau
Et de laisser aux mains du Créateur,
Le soin de tenir le gouvernail.

MOTS-MOSAÏQUE D'UNE VIE

Chokotoffs, galettes « bougnan »,
Bonbons des Vosges, pectorales.
Steak cuit au saindoux, frites à l'OZO,
Salade trempée de mayonnaise, montée à la main.
Pain extra frais, gelée de groseilles maison.
Boudins et saucisses
Se déroulant sur la table de la cuisine,
Tels de longs chapelets parfumés,
Vestiges savoureux du cochon tué.
La cafetière en émail, mélange dosé d'Arabica et de chicorée
Pour la « jatte de café ».

Kaléidoscope de saveurs et d'odeurs.
Ablutions matinales dans l'arrière cuisine,
Effluves de savon Camay émanant de la bassine en émail,
Blaireau qui mousse devant le miroir sur pied
Et lame de rasoir à l'ancienne,
Rituel quotidien de propreté.
Cardigan gris tricoté, rapiécé aux coudes.
Jambes arquées,
Trace indélébile des rhumatismes.
Casquette pour sortir, borsalino le dimanche.
Balades avec le cheval et la carriole,
Puis dans son Opel couleur de bronze,
Ou à bicyclette, paré de pinces aux mollets,
Les fontes remplies de victuailles
Au retour de Maleize ou d'Overijse.
Puis un jour vint la canne,
Accepter son sort,
Mais toujours la malice aux yeux,
Aimant faire mousser,
Surtout le sexe opposé.
Tout un siècle,
Tout un personnage.
Boulanger depuis l'enfance,
Pétrissant la nuit, livrant la journée.
Puis la retraite, les petits-enfants à gâter.
Les complicités.
Visites de fin de semaine de sa sœur Rachel.
La serre où carillonnaient les gouttes de pluie,
La vieille pompe à eau
Que nous aimions actionner,
Les visites à la cave,
Le cœur battant, nous faisant peur à nous-mêmes.
La cour, la remise et ses trésors.
Dimanche Martin, spectacles hippiques.
Une goutte ou un Porto.

Parties de cartes avec ceux qui restaient,
Partageant les histoires d'antan,
Les deux guerres, les anecdotes de famille,
Notre village de Limal
Et tous ses changements.
Tu me manques, très souvent
Mon Parrain.

LE PATERNEL

Pareil à Jean-Baptiste Clamence, dans La Chute de Camus, et pareils à nous tous, Papa présente une duplicité certaine...Les deux faces du masque...Le côté pile et le côté face... Le ying et le yeng... Héritage vivant stoïcisme...
Je pourrais m'attarder sur le côté pile du personnage, sur certaines manies "chiantes" (entre guillemets), telles que la mini raclette dans la douche pour essuyer les murs après nos ablutions, ou encore, les verres et couteaux qui ne vont pas au lave-vaisselle, ou les phrases typiques du genre "Je ne dis pas cela pour t'emmerder. J'en connais juste un peu plus que toi". Je pourrais continuer avec l'éponge pour essuyer le lavabo juste après usage. Les coups de gueule. Sa voiture que personne ne peut toucher. L'irritation qu'il pouvait me causer quand il me traitait de pimbêche ou disait de moi que je suivrais un chien avec un chapeau.

Mais je préfère me concentrer sur l'autre facette du personnage. Le côté face de la pièce. La partie que j'adore et qui m'en fait oublier la première.

L'homme qui a le Cœur sur la main.

Celui qui, d'avoir vécu la misère de l'après-guerre, m'a apprit à gaspiller le moins possible, à récupérer ce qui est récupérable, à "mouiller ma chemise" (une de ses expressions favorites) pour une cause ou l'autre, à m'investir dans l'école de mes enfants car la scolarité et les études sont importantes, à participer dans des services clubs ou charités quelconques car il y a toujours plus démuni que soi.

L'homme qui emplit la salle de bain et le hall de son odeur d'after-shave. Le papa qui me laissait monter sur ses genoux quand il était aux toilettes avec son Moniteur de l'Automobile – moments précieux pour moi de réconfort et d'exclusivité quand j'étais petite.

Sa présence à chacun de mes matchs de volley, son arrivée au camp scout quand il venait nous récupérer avec Maman. Les années où il y fit même l'intendance, recevant le totem de «Bouvier » et le qualificatif « Ca ne se passera pas comme ca ». Le père qui tenait le bar ou faisait le barbecue à chacune de nos fancy-fairs.

Le papa qui demandait les spéculoos des autres aux réunions Fifty-One pour en déposer un à chacun de nous trois à notre place du petit-déjeuner, qui nous achetait un paquet de Stimorol pour chaque long voyage en voiture.
Le spécialiste des frites le dimanche midi, du découpage du rôti ou du dépiautage du poulet. Le coursier pistolets/ croissants du dimanche matin qui nous ramenait souvent une bonne sucette.

Celui qui, avec Maman, m'a toujours aidée à profiter des opportunités qui m'étaient offertes : le scoutisme, le sport, les voyages, les études à l'étranger, etc.
Le grand-père baba de ses petits-enfants, qui m'a même un jour confié que s'il avait pu être bon-papa avant d'être papa, il aurait vu les choses très différemment.

Le papa qui nous a fait rire aux larmes parfois...
Cassant son verre à pied pendant un discours passionné en bout de table, puis en en cassant un deuxième plus tard en relatant l'histoire. Le père qui a défendu la famille de sa canne, face à un sanglier domestiqué peu aimable en Auvergne, devant même sauter dans le coffre de notre Citroën BX pour échapper à l'ire de ce dernier. Ou encore celui qui trouvait bon de nous indiquer les changements de vitesse à effectuer par le toit ouvrant de la voiture (la voiture avait une boite automatique) lors d'une descente fort pentue près des Gorges du Verdon.

Celui qui me serre dans ses bras quand j'ai un coup dur et qui dit que tout va s'arranger. La voix réconfortante ou encourageante quand j'appelle de loin.

Le père qui lâche tout pour m'aider quand je suis dans la merde.

Côté pile ou côté face, il m'a fallu mûrir et même vieillir pour comprendre que les deux faces sont gagnantes. Le « paternel », c'est un tout, et moi je prends !

Je préfère mourir debout que survivre à genoux

Je préfère mourir debout que survivre à genoux

Pourquoi compromettre sa dignité, son éthique, ses valeurs ?
Au nom de quoi faut-il se soumettre aux vicissitudes de la vie ?
Au nom de quoi faut-il s'abaisser aux caprices de la hiérarchie ?

Je préfère mourir debout que survivre à genoux

La pauvreté ne m'afflige pas
La faim ne m'épuise pas
La soif ne me tarit pas

Je préfère mourir debout que survivre à genoux

Je m'enrichis de la vie
Je me rassasie des expériences
Je m'abreuve des émotions

Je préfère mourir debout que survivre à genoux

A l'instar d'un roseau, je me plie
Non pas contre la force d'un autoritarisme forcené
Mais contre la matérialité d'une fatalité exacerbée

Je préfère mourir debout que survivre à genoux

Comme un roseau, je ne me casse pas
Mieux vaut affronter la mort la tête haute
Que de se laisser vivre sans détermination sensée

Jaleh Kazemi

L'Ile des Rêves

Il a les yeux verts, et moi je rêve de voyages...
Sa voix douce me fait naviguer
une mère maternelle...
Je veux toucher le sable blond
qui miroite sur sa tête.

Je rêve de l'inviter à monter
dans mon voilier fragile,
pour lui montrer
mon lourd passé.

Allez ! Viens prendre ma main,
mon beau matelot,
on va traverser l'Atlantique ensemble,
et tant pis pour les requins !

C'est un rêve vaporeux qui vient
me posséder doucement,
quand je m'y attends le moins...

Quand je suis lasse et que je fais
descendre le pont qui mène
droit à ma tour imprenable...
Quand je laisse couler mes cheveux
noirs à minuit, pour que tu
perces la caverne de
solitude qui m'écroule

L'île des rêves disparaît
au lever du jour,
à chaque fois...
Le mirage salé redevient désert
et poussière.

Je me retrouve encore face à moi-même,
oasis désséché...
Et j'attends simplement de
rêver de toi.

Lorsque mon super-ego sera
de nouveau...endormi.
Et que l'océan immense viendra
faire flotter mon lit.

La Chambre au Tapis Rose

Dans la chambre au tapis rose
un ange lumineux dort, enveloppé et caché
dans des ailes de soie.

Ne le réveillez pas ! Ne le touchez pas...

Une princesse saigne son sang royal, mais invisible.
Une lionne majestueuse lèche ses plaies, trop salées.

Ne vous en approchez pas...
Vous n'en avez pas le droit !

Combien de batailles héroïques
avez-vous gagnées ?

Combien de lourds crucifix
avez-vous portés ?

Combien de roses traîtres vous ont
percées de leurs épines empoisonnées?

Dans la chambre au tapis rose,
une femme mure s'est transformée en petit enfant,

une prêtresse a laissée tomber sa bible,
une minuscule étoile se bat pour étinceler, respirer...

Et dans le miroir,
Il n'y a qu'à moi à qui elle a donné sa clef.

Narcisse Monlouis

MARTINIQUE BELLE ILE

Mère nourricière d'un peuple profond
Abritant hommes cultivés et forts
Ramenant toujours les gens sur tes ports
Tant regorgent de spécimens en tes fonds
Île des revenants
N'existant pas seulement pour un temps
Image parfaite d'une idylle
Quand l'île
Unit verdure, plages, hommes et soleil
En un écosystème sans pareil.

Bien des personnes t'ont saccagée
Enivrés de mauvais préjugés
Loin de périr, tu réagis
Lieu meurtri, renaît fleuri
Edifiant aux fils des jours ton environnement floral

Île de beauté idéale
L'île aux fleurs : Madinina
Expose un patrimoine qui perdurera.

UN MONDE PARFAIT

Pourquoi ne pas éliminer...
Tout.
Pourquoi ne pas annihiler...
Tout.
Pourquoi ne pas effacer...
Tout.
Pourquoi ne pas détruire...
Tout.

Pour tout recommencer...
Avec toi.
Pour tout réédifier...
Avec toi
Pour tout réécrire...
Avec toi...
Pour tout reconstruire....
Avec toi.

Afin de créer ainsi notre petit cocon
Petit coin douillet
Où nous apprendrons
À nous connaître tout en douceur
Où peu à peu nous ferons de nos vies
Le berceau d'une famille
Le hameau d'un havre de paix
Pour eux...
Eux nos enfants.

SERENITE

Si ton cœur est souvent brisé,
Et est toujours remodelé,
Renaissant chaque fois,
Élimine alors tout ton amour,
N'ouvre plus ton cœur aux autres,
Insinue en toi une glaciale froideur,
Tant en toi réside un caractère fort.
Et, en préservant ton cœur brise les leurs,

Monique Michel
(Extraits de *La corde d'argent.*)

INCLINATION

Partout où fleurira
Au milieu du ciel
Un désert de pierres
Je me brûlerai à son feu!
Là-haut se trouve un refuge
De poussière et de vent
Où la lumière se réalise.
Quand l'à-pic pèsera
Moins lourd sur nos reins
Nous serons peut-être arrivés...

TRANSPARENCE

Vol d'hirondelles
Imperceptible
Un soupir
Un rien
Juste un frisson
Un songe
Un battement d'ailes
Une absence
Une illusion

REVOLUTION

Sur les lacs,
Sur les torrents,
La pluie n'a pas cessé
De tomber!
Sur les champs dévastés,

A l'ombre des cyprès,
Derrière les visages,
La pluie n'a pas cessé
De tomber!
Pourtant j'ai vu la lumière
Dans les yeux de l'insurgé,
Sur les lèvres d'un mendiant,
J'ai écouté le chant du monde,
Pénétrés de silence fraternel,
Nous avons salué
L'aube triomphante!

Timy (SO)[2]

Badinage artistique (genre épistolaire nouveau) ou l'art de (re)manier sans manières l'élocution dans la locution électronique (tout en évitant l'électrocution), bref, lard des lettres!

Date: 14 octobre 200...
Sujet: Une ancienne camarade de classe du lycée M.M.

Bonjour L., Quel plaisir de te retrouver! J'espère que tu te souviens de moi. Nous avons passé quelques années ensemble au lycée M.M. où j'ai gardé d'excellents souvenirs de mes camarades de classe et de mes profs (y compris Mlle M.). J'ai visité par hasard ce site et j'ai vu ton nom. Qu'est-ce que tu deviens?
A bientôt de te lire j'espère.
Amitiés, M.
«L'amitié se nourrit de communication.» (Michel Montaigne)

Date: 15 octobre 200...
Sujet: Bien sûr que je me souviens

Bonjour M.,
Pour moi Mlle M. ce sera toujours son "vous êtes de la graine de voyou" qui me restera en travers de la gorge. Un jour entre 2 avions, faisant une recherche sur Google j'ai retrouvé M.-C. au barreau de Bx. Aujourd'hui j'habite R. de J. au Brésil, je bourlingue entre Chili et Mexico. Que deviens-tu?
Amitiés et à plus, L.
«L'amitié n'exige rien en échange, que de l'entretien.» (Georges Brassens)

Date: 16 octobre 200...
Sujet: Re: Bien sûr que je me souviens

Cher L.,
Quelle bonne surprise de recevoir de tes nouvelles! Je suis contente de savoir que tout va merveilleusement bien pour toi, une preuve que Melle M. avait complètement tort en ce qui te concerne. Je t'admire d'avoir su prendre une telle remarque blessante et la transformer en une motivation supplémentaire pour réussir. Si tu habites en Amérique du Sud, alors nous sommes voisins. Je vis à présent aux États-Unis, dans une petite ville près d'A. J'enseignais le français au lycée. Mon travail me plaisait bien mais j'ai décidé depuis peu de poursuivre à plein temps l'écriture, qui est ma vraie passion. Tant pis si je navigue à contre-courant! Voilà ce qui se passe de mon côté. Rien de bien passionnant pour le moment comparé à ce qui se passe chez toi, ô inlassable voyageur et (Internet) explorateur entre autres du Nouveau Monde, un «René moderne» (version «mise à jour ») de Chateaubriand! Un René toujours mystérieux et charmant mais grandi, guéri de sa mélancolie et qui est devenu beaucoup plus pragmatique. Tu dois avoir un métier de rêve! Cela doit être fabuleux de pouvoir passer la plupart de son temps dans les nuages, d'un avion à l'autre, à être suspendu ainsi entre le ciel et la terre… Quelle chance tu as L., que tu sois pilote, chef d'entreprise ou diplomate! Pour revenir au sujet de nos «anciens», as-tu contacté M.-C.? As-tu pu localiser d'autres copains? Ce serait un bonheur si l'on pouvait les retrouver tous. Je suis certaine d'avoir encore des photos de nos classes de Première et Terminale mais je ne me rappelle plus où je les ai mises. Si tu les as, pourrais-tu stp me les envoyer? Merci d'avance. Entre-temps, je vais établir une liste des noms dont je peux encore me souvenir. Pourrais-tu faire de même de ton côté pour qu'on puisse comparer nos listes et suivre notre piste proustienne pour «retrouver le temps perdu » et nos amis

d'antan? Maintenant que la Madeleine est retrouvée, le reste c'est du gâteau, n'est-ce pas? J'espère que tu pardonneras mon délire automnal. C'est la faute du décalage horreur dû au changement de saisons! ;-)
Amitiés,
M.

«C'est avec l'esprit que les gens éprouvent de l'amitié.»
(Marie-Claire Blais)

Date: 18 octobre 200...
Sujet: Je te répondrai plus longuement mais tu vas rire...

Nos pas se sont peut-être croisés. Je me suis marié dans la ville de B., et ma fille est née à N. Hospital (sur la I-285) en mai 2004. J'ai habité 3 ans à C. (Fth. county) et 4 ans à S. -la très célèbre ville natale de Julia Roberts- avant de partir pour R. en décembre 2004. J'ai encore un bureau à A. (en face de C. Mall), où je passe au moins 5 à 6 fois par an et beaucoup d'amis. Bravo pour l'écriture, as-tu déjà publié un livre? Moi c'est devenu les langues, après une école de commerce, 3 ans en Afrique, 3 à Paris, 2 en Argentine et 9 aux US avant le Brésil. Pas chef d'entreprise ni diplomate, mais responsable d'une région pour une multinationale. Toujours un peu mélancolique, mais on le guérit d'un grand éclat de rire. Plein d'histoires à te raconter... J'avais retrouvé la trace de M-.C. sur Google, mais je ne l'ai pas encore appelé - les retours en France sont généralement dédiés à mes parents qui ne me laissent pas une minute. A très bientôt j'espère, bonjour de Mexico... L.

«L'amitié double les joies et réduit de moitié les peines.»
(Francis Bacon)

Date: 22 octobre 200...
Sujet : A la croisée des chemins...

...la vie nous réserve parfois de belles surprises! Que le monde est petit et la terre est bel (le) et bien «bleue comme une orange» pour emprunter cette expression éluardienne. Je ne savais pas que pendant des années tu habitais tout près d'ici! Lors de ton séjour dans ce pays mystique de la belle «Scarlett O'Haha» (Julia Roberts c'est pas mal, mais je préfère les classiques, comme Vivien Leigh), tu as dû me croiser plus d'une fois dans les rues sans le remarquer. Ne te rappelles-tu pas avoir vu parfois sur tes routes (I- 85, 185, 285, etc.) une petite cochinchinoise en bicyclette, d'âge indéterminé, au visage stressé, aux cheveux tressés, à la peau ridée et aux yeux bridés (à force d'être si rieuse pendant si longtemps, et exposée durant plusieurs années à l'eau des rizières et au soleil brûlant de la Louisiane!). Comme tu as un formidable sens de l'humour, j'espère que tu n'es pas trop fâché que je te taquine un peu. Je suis impatiente de te revoir et de faire connaissance avec ta femme et ta fille (qui, j'imagine, est en train de chantonner en ce moment sa chanson favorite «Dur dur d'être bébé» ;-). J'ai hâte aussi de lire/écouter tes passionnants récits de voyages, surtout s'ils sont dans le genre de Zadig ou La Destinée («L. ou La Destinée» serait un intéressant titre de livre!). Dans ce contexte, je dirais que la patience est vraiment la mère/l'amère/la mer (à boire) de toutes les vertus, sinon de toutes les tortu(r)es (surtout des tortues aquatiques qui, à cause de cela, évitent maintenant les plongées sous-marines)! Même si je ne vais pas souvent de ces côtés-là (celui des Guermantes et l'autre, de chez «Soins»), je connais bien C. Mall et N. Hospital. Quel beau mois ta fille a choisi de naître! Apparemment un des mois favoris d'Aragon, l'auteur de ces vers que j'adore, tant pour leur sens caché que pour leurs sonorités: « Une bouche suffit au mois de mai des mots... Pour toutes les chansons et pour tous les hélas... Trop peu d'un firmament pour des millions d'astres...». Les enfants resteront toujours précieux à nos

yeux. Le fait qu'ils grandissent trop vite est un constant rappel de notre propre mortalité. Tiens, c'est étonnant qu'il puisse persister encore au 21e siècle, ce fameux «mal du siècle... renéen»! Est-il vrai que le rire peut servir comme mécanisme de défense contre la mélancolie, les blessures du cœur, les douleurs et/ou les tristesses de la vie? Un remède très efficace à t'en croire. En tout cas ce soir je me suis enivrée de je de maux, à tel point que «mon verre/vers s'est brisé comme un éclat de rire», pareil à celui d'Apollinaire dans *Alcools*...
Tu voulais savoir si j'avais déjà publié un livre. Si tu avais fait des recherches sur "Giggle" plutôt que sur «Google», tu aurais trouvé mon livre (d'enfant) intitulé *Imposteur: le Guide*, version anglaise *Impostor: the (mis)Guide(d)*, traduit en plusieurs langues dont langue dog, langue de chat et langue d'oil (ou langue d'huile). C'est un guide qui montre comment importer/exporter des imitations de madeleines à la Proust- à déguster avec du thé (orème) au jasmin- et des tournedos à la chateaubriand accompagnés de vin rouge Château Bibian Tigana grand cru. Enfin, si rieuse-ment, je n'ai pas encore publié de livres comme je le souhaite. Comme tu as pu le deviner, j'adore l'ir-o-nie et les jeux de maux. J'aimerais pouvoir donner libre cours à mon imagination et faire plus de «création» en matière d'écriture. Des histoires sans-queues-ni-têtes à dormir debout mais à écrire assise (spécialement réservées aux insomniaques), avec un zeste de citron(nelle) pour apporter plus de «couleur locale» et de saveur exotique... Enfin, on verra :-). En attendant, tu dis avoir plein d'histoires à me raconter. J'ai hâte de les découvrir. Gardes-tu un journal où tu racontes tes beaux récits de voyages? Es-tu un blagueur, pardon, je voulais dire blogueur ;-)? Si tu as un blog quelque part, j'aimerais le visiter pour m'inspirer, car j'ai peur d'avoir le «writer's block» en ce moment.
Je vais te laisser (enfin, ouf!) pour reprendre mon souffle après une si longue lettre (mais pas de souffrances à la Mariame Bâ!). Je t'enverrai la liste des noms des « anciens »

dont j'arrive encore à me souvenir. Merci d'avance de m'aider à la compléter. Bonsoir de la Lune où mon ami Pierrot m'a si gentiment prêté sa plume...
Ami(e)cal(m)ement, l'aiR de Rien...
M. ;-)

«Que philosopher, c'est apprendre: amour, rire» - Extrait des «Essais (essayés mais ratés)» de M&M.

Date: 24 octobre 200...
Sujet: Ma liste

Bonjour L., Ci-joint la liste préliminaire des noms des «anciens» dont je peux encore me souvenir. Excuse-moi si je t'ai «assommé» avec mon dernier courriel. Je viens d'apercevoir que le stylo-plume prêté par mon ami Pierrot était un Montblanc (gamme *Bohème*, «Writers Edition», un «style haut» d'origine suisse). Il n'est donc pas étonnant que j'aie fait tout un «procès vers Bâle» avec cette plume. Désolée! Je t'enverrai une boîte d'aspirines virtuelle par la poste.net J. J'espère qu'on aura bientôt l'occasion de se revoir. Bon voyage et bon séjour à A.! M.
«Que la douceur de l'amitié soit faite de rires et de plaisirs partagés.» (Khalil Gibran)

Date: 28 octobre 200...
Sujet: Re: Ma liste

Très chère M., Ton délire était adorable. Continue! Je travaillerai sur la liste en fin novembre. Pour moi c'est le dernier push pour pouvoir fermer l'année et je suis à mon bureau de 7h à 22h. J'ai les 2 photos de Première et Terminale et j'ai demandé à maman de les scanner (oui, la reine du mac!). Peut-être va t-elle me les envoyer dans la semaine? Pourquoi pas une réunion fin juin? Quel exercice de sociologie! Il faudra préparer le grand show. J'ai envie de

dire «Ô temps suspends ton vol» en bon René! A travers T. j'ai retrouvé M.T., qui fut mon grand amour en Seconde... Il y a une «side story» que je te raconterai en longueur mais il y avait quelque chose d'un cercle qui se referme derrière. J'ai aussi un fils qui vit aux USA. Il avait une histoire très similaire à ce qui m'était arrivée avec M.T., une belle histoire d'amour et de «découverte.» Quel flash back! Merci pour ta pensée pour mon épouse. J'ai une femme superbe, Argentine, francophile, d'une très supérieure intelligence et qui est la parfaite femme latine, famille en premier, tolérance et recherche de l'équilibre dans le couple - bref elle me laisse dans cette recherche du temps perdu, un peu de nos racines (nous les expatriés), un peu d'un sens de «what have I done and what's next» et «what will I be leaving behind»... A la maison on parle esperanto et prend le meilleur de toutes les langues. Ça donne un cocktail explosif. Mon fils ne parle qu'anglais et ma petite fille de trois ans est parfaitement trilingue; elle parle portugais (sa langue favorite, celle de sa nourrice et des copains de jeux), espagnol et français, donc parle à son frère en signe quand il vient à la maison; et le petit dernier c'est encore bah bah bah à 10 mois.
A très bientôt, je t'écrirai du prochain avion... Amitiés,
L.
«La chance ne fait pas tout. Tout se construit pas à pas, qu'il s'agisse d'amitiés ou d'opportunités.» (Barbara Bush)

Date: 4 novembre 200...
Sujet: Quel que soit notre chemin, où que l'on aille...

... On a toujours le cœur un peu dans les étoiles... Un avion, puis un taxi et une chambre... Du premier janvier au trente et un décembre... Un regard qui ne sera qu'une aventure... Un amour qui ne dure...Que le temps d'un regret...
A te (dé)lire depuis quelque temps, cher L., je suis amenée, d'une façon incompréhensible, vers cette chanson de Julio... des Églises, qui m'est soudainement revenue ce soir... Il faudrait excuser ce nouveau délire. Aujourd'hui,

conformément à l'humeur/l'humour de la saison/de l'assaisonnement, pareille aux feuilles mortes/aux meules fortes, je me suis encore laissée emporter par le vent (virtuel) du Nord - ce fameux mistral qui fait vibrer tant d'âmes sensibles (au froid/foie de canard) à chaque automne. En tout cas, ce serait quelque chose à chantonner sous la pluie ou dans ton prochain avion. Surtout n'oublie pas de bien rouler les «r» (ca fait plus «Rrrome-antique» je crois ;-)! Je viens de recevoir un message de G.D., me confirmant qu'il fait bien partie de notre groupe. On a donc réussi à retrouver la trace d'un autre copain. Hourra! Pour fêter cette bonne nouvelle, je t'envoie une coupe de Champagne virtuelle. A ta santé! Et à la réunion de l'année prochaine! C'est ambitieux comme projet, mais c'est réalisable avec un peu de chance et beaucoup d'efforts collectifs. G. à présent est ingénieur à V., marié avec quatre enfants. Sa femme est d'origine asiatique. Il est intéressant de remarquer que son épouse et la tienne ne sont pas Françaises d'origine. Le cœur a ses raisons (déraison?), on n'y peut rien, c'est «l'avis» n'est-ce pas? Les Françaises n'ont qu'à se venger en épousant les Belges, qui sont très marrants ou les (Trois) Suisses, qui sont super riches :-). Si j'avais le choix, je me marrerais plutôt avec un Belge, car ils sont tous des êtres super-rieurs (genre Raymond Devos, mon idole! ;-). Il n'est pas étonnant que la tienne soit «une parfaite femme latine, d'une très supérieure intelligence», comme tu dis. Eva Peron et Cristina Kirchner sont d'excellents exemples de cette race féminine, des femmes doublement belles (belles et re-belles), intelligentes et libres d'esprit. D'un point de vue bouddhiste, on dirait que tu as dû accomplir beaucoup de bonnes actions dans tes vies antérieures pour l'avoir ainsi découverte sur ta route, cette rose parmi toutes les belles roses de l'univers :-). Je lève mon (unique) «vers» (un parfait alexandrin espérantiste) à ton bel amour argentin francophile.
En attendant (avec une patience d'ange – du genre «God, grant me patience, but please, hurry!!!») de lire la suite de tes beaux récits d'amour et de voyage, de découverte et

de déception. So please, hurry!!! Sur cette (vaguement mélancolique et légèrement humoristique) note de famine romanesque et poétique, bom faim de semana et good séjour à A.!
M.

«Pour moi c'est ravir au monde le soleil que d'ôter de la vie l'amitié.» (Cicéron [c'est Poincaré!])

Date: 5 novembre 200...
Sujet: 2 superbes photos – Première et Terminale

Grâce aux miracles de la technologies, un coup de souris/sourire magique et vos désirs sont exaucés!;-) Combien de noms, parfois seulement de prénoms, peux-tu mettre sur ces visages?
Réponds-moi plutôt sur mon autre adresse e-mail car je serai de nouveau sur la route pour les prochains 15 jours (Trinidad, US, Argentine, Mexique). A bientôt.
L.
Le temps confirme l'amitié. (Henri Lacordaire)

Date: 7 novembre 200...
Sujet: Le (prin/brin)temps re-retrouve' ("rerun", copie non-conforme)

Cher L.,
Desolee d'avoir «envahi» ta boite electronique. J'espere que tu pardonneras ma redondance. J'avais peur que tu n'aies pas pu dechiffrer ce que je t'ai ecrit precedemment, a cause des accents. Comment de-chiffre-t-on une lettre, je me le demande, en la de-numerotant? :-) Enfin, si l'on peut compliquer les choses, pourquoi les simplifier? Telle est ma devise (en euro, car le dollar est en baisse en ce moment). N'ayant jamais reussi a parler un francais sans accent, je me rattrape aujourd'hui en t'ecrivant en francais blafard,

suivant un strict regime sans sel ni sucre, cad sans aucun accent, que ce soit grave ou leger, circonflexe ou aie aie aigu. Cela sans compter les tre(s) ma(rrant)s et les c'est c'est dit heu... Ceci dit heu... ci-dessous est la version «rerun» de mon avant-dernier coureur (mot valise de courrier-horreur). Le contenu est le meme mais pas d'assaisonnements cette/sept fois, car il parait que ce n'est pas bon-bon pour le chœur (d'artichaut)... et je te le dis en chantant... Au-dessus des vieux volcans.... Glissant des ailes sous les tapis du vent... Voyage Voyage... Eternellement.... De nuages en marecages... De vent d'Espagne en pluie d'equateur... Voyage voyage... Dans l'espace inoui de l'humour.... Voyage voyage... N'entends-tu pas, cher L., ces echos virtuels de paroles chantees par une sirene nommee Desire(less), qui te parviennent en plein vol un beau soir de novembre? En tout cas, comment vont tes voyages voyages (autour de la Terre en quinze jours)? J'espere que tu as passe un bon-bon et fruite, pardon, je voulais dire bon et fructueux sejour a A. (sorry pour les echos lo siento pour le delire!). J'espere aussi que tu n'es pas trop epuise par les decalages horreurs. Delire de cote (ou pas!), un petit mot pour te tenir au courant de la progression de cette double (en)quete a moi (quete du moi qui est en quete du temps perdu, une mise en abyme en quelque sorte), qui constituerait mon «travail de recherche de fin de semestre». J'espere que je vais obtenir une excellente note, un A+ a mettre sous les dents en cette «faim» de semestre! Grace a ta maman et a la magie de l'Internet, maintenant qu'on a ces fameuses photos de classe devant les yeux (avant c'etait seulement tendrement et vaguement dans le cœur), les choses s'accelerent a une vite vite S vertigineuse (attention aux virages)! Ci-joint les deux listes de noms qui ont ete minutieusement, fourmi-dablement mises a jour (pendant la nuit, car je suis plutot nocturne, n'est-ce pas chouette? :-). Avec l'aide de G., nous possedons desormais une liste presque complete de cette classe de Terminale. En ce qui concerne la classe de Premiere, je me souviens du prenom de Virginie (assise a la gauche de M.G. sur la photo) mais pas de son nom de

famille. Meme si son nom de jeune fille nous revient un beau jour, cela ne nous servira probablement pas a la localiser (sauf si elle s'est mariee a un certain Paul!;-), etant donne que la plupart des femmes mariees preferent porter le nom de leurs maris. Me penchant plutot vers l'egalite des sexes, j'aurais opte pour un compromis, un «arrangement à l'amiable» du genre: M. Brad Pitt-Jolie et Mme Angelina Jolie-Pitt et leurs enfants, de jolis petits Pitt, seraient heureux d'assister a votre galante soiree de gala, au mois de juin prochain ;-). Je pense avoir retrouve un autre ancien camarade, T.L. Il est ingenieur et habite dans les environs de B. J'ai trouve deux adresses dans les Pages Blanches. Quelque chose me dit que la premiere est la bonne. Pourrais-tu telephoner pour voir lequel des deux est notre cher T.? Je voudrais bien leur donner un coup de fil, mais je crains qu'ils ne puissent comprendre mon fort (mignon ;-) accent «francais louisianais des bayous» (j'ai habite pendant plusieurs annees à L. une merveilleuse petite ville ou l'on parle «cajun French» ou francais (a)cadien, un vrai «paradis perdu» ou j'aimerais revenir passer ma retraite). Par ailleurs, G. et moi pensons avoir retrouve la trace d'un autre ancien copain, L.V., mais nous n'en sommes pas encore certains. Sur la photo de la classe de Terminale, celui-ci se trouve en dernier a droite au dernier rang. Une anecdote interessante a son sujet: d'apres G., c'est quelqu'un qui voulait devenir journaliste. Or, de nos jours il y a un journaliste francais celebre qui porte le meme nom. On ne sait pas si notre L. est bel et bien ce fameux journaliste/ecrivain (qui travaille maintenant a *Very-Much*, pardon me, je voulais dire a *Paris-Match*). Je n'ai pas pu trouver des photos recentes de lui (pour voir si l'on peut le reconnaitre), mais j'ai reussi a obtenir (apres des jours noirs sans sommeil et des nuits blanches sans pause-cafe) son adresse e-mail.
Bonne journee, bonne tournee et au plaisir de te (de)lire! :-)
M.

«Le rire est une chose sérieuse avec laquelle il ne faut pas plaisanter» (Raymond Devos)

Date: 8 novembre 2000...
Sujet : Re: Le (prin/brin)temps re-retrouve' ("rerun", copie non-conforme)

Chère M., Pas de problème pour les accents. Mais non, tu n'as pas du tout envahi ma boîte électronique. Hélas, pour l'instant il m'est difficile de trouver un moment pour te répondre avec éloquence. Comment ne pas apprécier ces figures de styles, ces pirouettes linguistiques et multi-langues à donner au chat, dignes du Cirque du Soleil, hautes en couleurs et en images(ination). Mes 3 lignes mal écrites à partir de mon "fruit des bois noirs" ne peuvent te faire honneur. Il s'agit donc de trouver un moment de paix à trente mille pieds pour se délecter de tes missives et tenter gauchement d'y répondre. C'est presque un film de Mickey Rourke, 9 semaines (et 1/2) sur la route, seulement 6 nuits à la maison, même notre lapin ne me reconnaît pas! Il est venu me voir ses grandes oreilles pliées sur son corps, inquiet de voir ce géant s'approcher de sa salade; ma fille bien sûr courant après à la mode de viens voir ma blanquette (blanket?)... Bref, non pas le moulin de Jemmapes des lapins selon notre cher Daudet mais plutôt la grande terreur façon Jason le retour ou Alien vs Predator. Je devrais pouvoir enfin passer une semaine(?) à la maison la semaine prochaine, courant après le temps (mais peut-on le rattraper?) priant de ne pas avoir à voyager de nouveau, au Mexico, Cuba ou Bogota, je n'en peux plus! Nous allons en plus déménager d'ici la fin du mois dans un plus grand appartement. Donc mon épouse est dans le mode direction des travaux (peintre, menuisier pour refaire les planchers, bibliothèque à modifier, recruter une employée de plus - si si tu peux te le permettre au Brésil!). J'essaye de ne pas avoir à me retrouver dans la position de sous-direction ou pire d'exécutant, mais hélas je crois que je ne vais pas y couper... Mi-décembre nous rejoindrons nos quartiers d'été (et oui, ici c'est l'inverse) jusqu'à début janvier dans la maison des beaux-parents à

B.N. J'attends ce délicieux moment avec impatience. Ce sera donc à ce moment là (mi-décembre) que je pourrai dédier un peu de temps à notre petit projet, retrouver nos amis perdus dans le but d'une petite fête en juin, un exercice de sociologie comparative et surtout une bonne excuse de beuverie! Si besoin est tu pourras toujours partager la maison de mes parents où nous nous entassons souvent (en fin de Première nous y avions d'ailleurs organisé une grande fête, parents ignorants absents, qui m'avait coûtée très chère le reste de l'été en nettoyage et punition). Te souviens-tu que nous avions aussi organisé quelques soirées resto en Terminale? Je demanderai à maman si elle peut retrouver quelques photos de ces soirées. Sais-tu qu'en juin il y a 2 ans j'ai eu l'honneur de revisiter le lycée avec un ami de l'époque, G.S., qui dirigeait les travaux de rénovation? Retrouver le nuage que nous voulions peindre en rose, les bâtiments inchangés – G. en avait pleuré la première fois et j'avoue que j'avais la gorge sérieusement nouée. Bref, sous la main experte de mon ami, notre lycée a maintenant beaucoup changé mais on y retrouvera la salle d'allemand de la fenêtre de laquelle j'avais allumé les feux d'artifices, la fenêtre de laquelle le yaourt avait été délicatement lancé sur notre prof de philo, et la salle de math où nous avions généreusement caché un munster dégoulinant derrière le tableau – odeur, quand tu nous tiens! Rien que des bêtises qui aux USA seraient répréhensibles de la plus haute punition. Nos années d'études étaient bien plus plaisantes que celles de nos enfants! Allez, je dois retourner à ma présentation, mais sache que je ne t'oublie pas ni notre petit projet. J'essaierai la semaine prochaine de "uploader" les photos et de te "dropper" quelques lignes. Amitiés en jargon franco-anglais, L.

«L'amitié, c'est ce qui vient au cœur quant on fait ensemble des choses belles et difficiles.» (Abbé Pierre)

Date: 16 décembre 200...
Sujet: Compte (de faits) et nouvelles (des «anciens»)...

... ont été délivrés à une vite vite S vertigineuse du côté de chez Swann pendant que tu bourlinguais inlassablement entre Chili et Mexico, Cuba et Bogota, Brésil et Argentine... Tu n'arriveras jamais, cher L., à deviner combien de noms dans ces deux photos de classe ont été retrouvés! Essaie quand même de le deviner avant d'ouvrir les listes ci-jointes, bellement mises à jour (belles-belles-belles comme le jour, belles-belles-belles comme l'humour!;-). Et moi qui pensais plaisanter quand j'ai dit qu'une fois la Madeleine retrouvée, le reste serait du gâteau! J'ai encore la tête qui tourne et je n'arrive toujours pas à croire que le Père Noël a décidé de me rendre visite plus tôt que prévu cette année! Quelle belle récompense pour quelqu'un qui s'est efforcé le long de l'âne né d'apparaître «sage comme une i-mage», même dans ses i-mails! (ah, l'éternel problème de l'être/lettre et du paraître/parèdre comme dirait Flaubert!). Ceci écrit, avec l'arrivée/la risée de l'hiver, je crois que je vais dire adieu à mes divagations automnales à la Laurel et Hardy, pardon, à la Françoise Hardy («sous aucun prétexte je ne veux, devant ton écran, surexposer mes yeux; derrière un kleenex, je saurais mieux comment leur dire adieu...») et me revêtir de gris-gris austères en attendant passivement mais pas si patiemment le retour des i-ronds d'elle du beau brin-temps. C'est donc peut-être la dernière fois que je divague à l'âme (de rasoir) dans mes missives avant longtemps. Par conséquent, plus de «badinage artistique» à partir d'aujourd'hui. Économie de maux (d'esprit) sera par conséquent le mot d'ordre (du jour). Tu n'auras pas de maux de tête cette/sept fois en me lisant! Mon cas d'eau de No-él (no sir, seulement «ella») pour toi. Je ne voudrais surtout pas t'assommer et gâcher tes fêtes avec toutes mes ali-baba-livernes et les cuarenta voleuses de langue (de chat).

Quelques mots pour te tenir au courant du progrès de cette recherche du temps perdu du côté de chez moi. Sache que je n'oublie pas ce que tu m'as promis dans ton dernier courriel: «Ce sera... à [la mi-décembre] que je pourrais dédier un peu de temps à notre petit projet». Maintenant qu'on est à la mi-décembre, je te passe la torche du relais. En attendant de te (dé)lire, joyeuses fêtes!:-)
M.

«L'amitié fait le tour du monde et nous convie tous à nous réveiller pour (le réveillon!;-) la vie heureuse.» (Épicure)

À suivre...

Françoise Rodary-McHugh

Schizophrénie effrénée.

I

Un vent de panique a soufflé cet après- midi quand je t'ai retrouvé.

Tu étais un inconnu.

Je ne suis pas une et indivisible. Je suis séparée de moi-même par un océan.

Etre double, forcément perfide. Perfidie parfaite puisque je ne sais pas plus que toi qui je suis,

Réellement.

Laquelle de moi est la vraie ?

Supposition...

Je suis la lâche, la poltronne, la trouble, la fourbe, l'obscure, la ténébreuse, la sournoise, l'hypocrite, la cachottière, la secrète, la furtive, l'impénétrable,

Je suis une menteuse.

Cette idée me fait horreur.

Supposons...

Je suis l'autre... la courageuse, la vaillante, l'intrépide, l'indomptable, la franche, la loyale, la joviale, la joyeuse, la radieuse, la passionnée, la tendre, l'amoureuse, l'aimante, l'amante,

Qui suis-je donc ?

II

Mon corps s'arc-boute par-dessus l'océan. Il est écartelé : les pieds sont en France où ils ont pris racine, il y a longtemps. La tête est en Louisiane, et c'est un pur hasard. Et le coeur dans tout ça ? Il a le mal de mer. Il est ballotté par les flots entre deux continents.

L'idéal serait que ce corps se tienne sur une seule terre. Ce serait la solution la plus saine pour qu'il retrouve l'équilibre d'avant la confusion. Mais sur quoi prendre appui pour le redresser, ce corps ? D'autant que les racines pédestres ne sont pas les seules à s'accrocher au sol. D'autres racines ont poussé en Louisiane. Elles ont ancré le corps à son corps défendant, au travers d'un autre corps qui lui, a planté ses racines au plus profond de la terre des bayous.

Une vision

Tu me trouves conciliante. Si je le suis, ce n'est pas je crois, par faiblesse.

Le passé, n'est-ce pas une belle impasse ?

Finalement, qui je suis, c'est qui je veux devenir... A moins que ce ne soit l'inverse...

Je te l'ai dit avec force : nous sommes frère et sœur de vie. Et pourtant, l'inceste ne nous guette pas !

Tu l'as dit, nous sommes des tardifs.

C'est que nous avons baigné dans les mêmes eaux, pas dans des eaux turbulentes et sauvages, polluées et boueuses comme celles du Mississippi, mais plutôt dans celles d'une

rivière aux jolis méandres, qui prend tout son temps, entre des berges verdoyantes et calmes, qui tout de même parfois sort de son lit mais qui, sure d'elle, progressivement s'achemine vers une destination inconnue. En chemin, elle fait une rencontre, et mêle ses eaux avec beaucoup de joie. Elle est comme ça, notre rivière. Elle gagne en puissance, mais sans perdre sa sérénité.

Je ne veux pas m'engluer dans le négatif de la vie, non, je veux me dépêtrer du malsain, et voguer vers des cieux plus cléments. Mon bateau à moi a des ailes.

Quel sport plus beau qu'une course de relais ? A chacun son tour de passer le « flambeau » C'est bien comme ça que je conçois la vie.

Ne pas se laisser enfermer, jamais, mais surtout, laisser ses pensées vagabonder... Le bonheur est dans le pré vert !

Florence Saint-Jean

Tu es le soleil de mes jours,
Tu es le soleil de mes nuits,
Tu es le jour et la nuit,

Tu es l'étoile de mon ciel,
Tu es l'étoile de mes ténèbres,
Tu es l'alpha et l'oméga,

Tu es mon espérance et mon espoir,
Tu es ma promesse de paix et de joie,
Tu es un monde de foi, tout à la fois.

Tu es le désert et la foule,
Tu es une montagne sacrée,
Des Annapurnas, de l'Himalaya,

Tu es le début et la fin,
Le tout et le rien,
Mon Himalaya, mon nirvana.

Tu es le temple de l'oubli,
Le coffre fort de mon passé,
La clef et la serrure,
Le cadenas et le verrou.

Tu es l'aube et le crépuscule,
Tu es le crépuscule de l'aube,
Tu es le matin de mes jours,
Tu es le matin de mes nuits.

Ikanga Tchomba

Mémoire retouchée
A toi, habitant de la Louisiane

A ta venue, je pense à Katrina
Je me confie à la fuite comme stratégie
A mes côtés, moi-même y compris
Tout a perdu de sens.
Dès que je me regarde et les regarde
Mes biens et ma vie ne valent rien.

Quel sens donc donner à ma vie
Un vide qui cache mon malheur
Un vide que j'entretiens pour rien
Un vide qui se moque de moi
Un vide qui use mon temps
Un vide qui se remplit contre moi
Mais que je ne remplis jamais
Ma vie.

Katrina me l'a prouvé
En un rien de temps
Ma Nouvelle-Orléans,
Bijoux tropical en Amérique
En rien s'est transformée
Et voilà des années,
Sa belle image d'antan
N'est toujours pas revenue.

Grande est mon angoisse
Gustave, tel que tu avances
A ton passage tu n'épargnes rien
Hommes et biens tu saccages
La météo me le montre ! C'est grave !
Tu es sans pitié. Pourquoi es-tu Gustave ?
Tu as l'air d'une autre Katrina !

Laisse-moi, la quitter, encore
Ma chère Nouvelle-Orléans
Que des nuits troublées
Loin de moi ai-je passées
Voilà qu'encore aujourd'hui
Seulement quelque repos après
Avant même de tout refaire
Comme un sort personnel
Sur la route je dois me retrouver.
Malheur à moi, malheur à ma ville
Malheur à mes biens, chers biens !

Dans ce numéro:

Sandrine Joseph
Clélie Ancelet
Jean Arceneaux
Marie-Ginette Baillargeon
Antoine Caille
David Cheramie
Olivier Chatelain
Gaia Danae
Christine Ferrell
Catherine Haddouche
Jaleh Kazemi
Narcisse Monlouis
Monique Michel
Timy (SO)^2
Françoise Rodary-McHugh
Florence Saint-Jean
Ikanga Tchomba